

CI. — L'ENTREVUE.



L'HÔTEL de Lucenay était une de ces royales habitations du faubourg Saint-Germain que le terrain perdu rendait si grandioses : une maison moderne

tendrait à l'aise dans la cage de l'escalier d'un de ces palais, et on bâtirait un quartier tout entier sur l'emplacement qu'ils occupent.

Vers les neuf heures du soir de ce même jour, les deux battants de l'énorme porte de cet hôtel s'ouvrirent devant un étincelant coupé qui, après avoir décrit une courbe savante dans la cour immense, s'arrêta devant un large perron abrité qui conduisait à une première antichambre.

Pendant que le piétinement de deux chevaux ardents et vigoureux retentissait sur le pavé sonore, un gigantesque valet de pied ouvrit la portière armoriée ; un jeune homme descendit lestement de cette brillante voiture, et monta non moins lestement les cinq ou six marches du perron.

Ce jeune homme était le vicomte de Saint-Rémy.

En sortant de chez son créancier, qui, satisfait de l'engagement du père de Florestan, avait accordé le délai demandé et devait revenir toucher son argent à dix heures du soir, rue de Chaillot, M. de Saint-Rémy s'était rendu chez madame de Lucenay, pour la remercier du nouveau service qu'elle lui avait rendu ; mais n'ayant pas rencontré la duchesse le matin, il arrivait triomphant, certain de la trouver en *prima sera*, heure qu'elle lui réservait habituellement.

A l'empressement de deux des valets de pied de l'antichambre qui coururent ouvrir la porte vitrée dès qu'ils reconnurent la voiture de Florestan ; à l'air profondément respectueux avec lequel le reste de la livrée se leva spontanément sur le passage du vicomte, enfin à quelques nuances presque imperceptibles, on devinait enfin le *second* ou plutôt le véritable maître de la maison.

Lorsque M. le duc de Lucenay rentrait chez lui,

son parapluie à la main et les pieds chaussés de



socques démesurés (il détestait de sortir dans le jour en voiture), les mêmes évolutions domestiques se répétaient tout aussi respectueuses ; cependant aux yeux d'un observateur, il y avait une grande différence de physionomie entre l'accueil fait au mari et celui qu'on réservait à l'amant.

Le même empressement se manifesta dans le salon des valets de chambre lorsque Florestan y entra ; à l'instant l'un d'eux le précéda pour aller l'annoncer à madame de Lucenay.

Jamais le vicomte n'avait été plus glorieux, ne s'était senti plus léger, plus sûr de lui, plus conquérant...

La victoire qu'il avait remportée le matin sur son père, la nouvelle preuve d'*attachement* de madame de Lucenay, la joie d'être sorti si miraculeusement d'une position terrible, sa renaissante confiance dans son étoile, donnaient à sa jolie figure une expression d'audace et de bonne humeur qui la rendait plus séduisante encore; jamais enfin il ne s'était senti *mieux*...

Et il avait raison...

Jamais sa taille mince et flexible ne s'était dressée plus cavalière; jamais il n'avait porté le front et le regard plus haut; jamais son orgueil n'avait été plus délicieusement chatouillé par cette pensée :

« La très-grande dame, maîtresse de ce palais, est à moi, est à mes pieds... ce matin encore elle m'attendait chez moi... »

Florestan s'était livré à ces réflexions singulièrement vaniteuses en traversant trois ou quatre salons qui conduisaient à une petite pièce où la duchesse se tenait habituellement...

Un dernier coup d'œil jeté sur une glace compléta l'excellente opinion que Florestan avait de soi-même.

Le valet de chambre ouvrit les deux battants de la porte du salon, et annonça :

« M. le vicomte de Saint-Rémy !... »

L'étonnement et l'indignation de la duchesse furent inexprimables.

Elle croyait que le comte n'avait pas caché à son fils qu'elle aussi avait tout entendu...

Nous l'avons dit : en apprenant combien Florestan était infâme, l'amour de madame de Lucenay, subitement éteint, s'était changé en un dédain glacial.

Nous l'avons dit encore : au milieu de ses légèretés, de ses erreurs, madame de Lucenay avait conservé purs et intacts des sentiments de droiture, d'honneur, de loyauté chevaleresque d'une vigueur et d'une exigence toutes viriles; elle avait les qualités de ses défauts, les vertus de ses vices : traitant l'amour aussi cavalièrement qu'un homme le traite, elle poussait aussi loin, plus loin qu'un homme, le dévouement, la générosité, le courage, et surtout l'horreur de toute bassesse.

Madame de Lucenay, devant aller le soir dans le monde, était, quoique *sans diamants*, habillée avec son goût et sa magnificence habituelle; cette toilette splendide, le *rouge* vif qu'elle portait franchement, hardiment, en femme de cour, jusque sous les paupières, sa beauté surtout éclatante aux lumières, sa taille de *déesse marchant sur les nues*, rendaient plus frappant encore ce grand air que personne au monde ne possédait comme elle, et qu'elle poussait,

lorsqu'il le fallait, jusqu'à une foudroyante insolence.

On connaît le caractère altier, déterminé de la duchesse : qu'on se figure donc sa physionomie, son regard, lorsque le vicomte, s'avançant, pimpant, souriant et confiant, lui dit avec amour :

« Ma chère Clotilde... combien vous êtes bonne!... combien vous... »

Le vicomte ne put achever.

La duchesse était assise et n'avait pas bougé; mais son geste, son coup d'œil révélèrent un mépris à la fois si calme et si écrasant... que Florestan s'arrêta court...

Il ne put dire un mot ou faire un pas de plus...

Jamais madame de Lucenay ne s'était montrée à lui sous cet aspect. Il ne pouvait croire que ce fût la même femme qu'il avait toujours trouvée douce, tendre, passionnément soumise; car rien n'est plus humble, plus timide qu'une femme résolue, devant l'homme qu'elle aime et qui la domine.

Sa première surprise passée, Florestan eut honte de sa faiblesse; son audace habituelle reprit le dessus. Faisant un pas vers madame de Lucenay pour lui prendre la main, il lui dit de sa voix la plus caressante :

« Mon Dieu ! Clotilde, qu'est-ce donc !... Je ne t'ai jamais vue si jolie, et pourtant... »

— Ah ! c'est trop d'impudence ! » s'écria la duchesse en se reculant avec tant de dégoût et de hauteur que Florestan demeura de nouveau surpris et atterré.

Reprenant pourtant un peu d'assurance, il lui dit :

« M'apprendrez-vous au moins, Clotilde, la cause de ce changement si soudain ? Que vous ai-je fait ?.. que voulez-vous ? »

Sans lui répondre, madame de Lucenay le regarda, comme on dit vulgairement, des pieds à la tête avec une expression si insultante, que Florestan sentit le rouge de la colère lui monter au front, et il s'écria :

« Je sais, madame, que vous brusquez habituellement les ruptures... Est-ce une rupture que vous voulez ? »

— La prétention est curieuse ! dit madame de Lucenay avec un éclat de rire sardonique; sachez que lorsque un laquais me vole... je ne romps pas avec lui... je le chasse...

— Madame !...

— Finissons, dit la duchesse d'une voix brève et insolente, votre présence me répugne ! Que voulez-vous ici ? Est-ce que vous n'avez pas eu votre argent ?

— Il était donc vrai... je vous avais devinée... Ces vingt-cinq mille francs...

— Votre dernier FAUX est retiré, n'est-ce pas ? l'honneur du nom de votre famille est sauvé... C'est bien... allez-vous-en...

— Ah ! croyez...

— Je regrette fort cet argent, il aurait pu secourir tant d'honnêtes gens... mais il fallait songer à la honte de votre père et à la mienne.

— Ainsi, Clotilde, vous saviez tout ? . Oh ! voyez-vous ! maintenant... il ne me reste plus qu'à mourir... » s'écria Florestan du ton le plus pathétique et le plus désespéré.

Un impertinent éclat de rire de la duchesse accueillit cette exclamation tragique, et elle ajouta entre deux accès d'hilarité :

« Mon Dieu ! je n'aurais jamais cru que l'infamie pût être si ridicule !

— Madame !... » s'écria Florestan, les traits contractés par la rage.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent avec fracas et on annonça :

« M. le duc de Montbrison ! »



Malgré son empire sur lui-même, Florestan contint à peine la violence de ses ressentiments, qu'un homme plus usagé que le duc eût certainement remarqués.

M. de Montbrison avait à peine dix-huit ans.

Qu'on s'imagine une ravissante figure de jeune fille, blonde, blanche et rose, dont les lèvres vermeilles et le menton satiné seraient légèrement ombragés d'une barbe naissante ; qu'on ajoute à cela de grands yeux bruns encore un peu timides, qui ne demandent qu'à s'émerillonner, une taille aussi svelte que celle de la duchesse, et l'on aura peut-être l'idée de ce jeune duc, le *chérubin* le plus idéal que jamais *comtesse* et *suivante* aient coiffé d'un bonnet de femme, après avoir remarqué la blancheur de son cou d'ivoire.

Le vicomte eut la faiblesse ou l'audace de rester. « Que vous êtes aimable, Conrad, d'avoir pensé à moi ce soir ! » dit madame de Lucenay du ton le plus affectueux en tendant sa belle main au jeune duc.

Celui-ci allait donner un *shake-hands* à sa cousine, mais Clotilde haussa légèrement la main, et lui dit gaiement :

« Baisez-la, mon cousin, vous avez vos gants.

— Pardon... ma cousine, dit l'adolescent, et il appuya ses lèvres sur la main nue et charmante qu'on lui présentait.

— Que faites-vous ce soir, Conrad ? lui demanda madame de Lucenay, sans paraître s'occuper le moins du monde de Florestan.

— Rien, ma cousine ; en sortant de chez vous j'irai au club.

— Pas du tout, vous nous accompagnerez, M. de Lucenay et moi, chez madame de Senneval, c'est son jour ; elle m'a déjà demandé plusieurs fois de vous présenter à elle...

— Ma cousine, je serai trop heureux de me mettre à vos ordres.

— Et puis, franchement, je n'aime pas vous voir déjà ces habitudes et ces goûts de club ; vous avez tout ce qu'il faut pour être parfaitement accueilli et même recherché dans le monde... Il faut donc y aller beaucoup.

— Oui, ma cousine.

— Et comme je suis avec vous à peu près sur le pied d'une grand-mère... mon cher Conrad, je me dispose à exiger infiniment. Vous êtes émancipé, c'est vrai, mais je crois que vous aurez encore longtemps besoin d'une tutelle... Et il faudra vous résoudre à accepter la mienne.

— Avec joie, avec bonheur, ma cousine ! » dit vivement le jeune duc.

Il est impossible de peindre la rage muette de Florestan, toujours debout, appuyé à la cheminée.

Ni le duc, ni Clotilde ne faisaient attention à lui. Sachant combien madame de Lucenay se *décidait vite*, il s'imagina qu'elle poussait l'audace et le mépris jusqu'à vouloir se mettre aussitôt, et devant lui, en coquetterie réglée avec M. de Montbrison.

Il n'en était rien : la duchesse ressentait alors pour son cousin une affection toute maternelle, l'ayant presque vu naître. Mais le jeune duc était si joli, il semblait si heureux du gracieux accueil de sa cousine, que la jalousie, ou plutôt l'orgueil de Florestan, s'exaspéra ; son cœur se tordit sous les cruelles morsures de l'envie que lui inspirait Conrad de Montbrison, qui, riche et charmant, entraînait si splendidement dans cette vie de plaisirs, d'enivre-

ment et de fête, d'où il sortait, lui, ruiné, flétri, méprisé, déshonoré.

M. de Saint-Rémy était brave de cette bravoure de tête, si cela se peut dire, qui fait par colère ou par vanité affronter un duel ; mais, vil et corrompu, il n'avait pas ce courage de cœur qui triomphe des mauvais penchants, ou qui, du moins, vous donne l'énergie d'échapper à l'infamie par une mort volontaire.

Furieux de l'infériorité mépris de la duchesse, croyant voir un successeur dans le jeune duc, M. de Saint-Rémy résolut de lutter d'insolence avec madame de Lucenay, et, s'il le fallait, de chercher querelle à Conrad.

La duchesse, irritée de l'audace de Florestan, ne le regardait pas, et M. de Montbrison, dans son empressement auprès de sa cousine, oubliant un peu les convenances, n'avait pas salué ni dit un mot au vicomte, qu'il connaissait pourtant.

Celui-ci s'avançant vers Conrad, qui lui tournait le dos, lui toucha légèrement le bras et dit d'un ton sec et ironique :

« Bonsoir, monsieur... mille pardons de ne pas vous avoir encore aperçu. »

M. de Montbrison, sentant qu'il venait en effet de manquer de politesse, se retourna vivement, et dit cordialement au vicomte :

« Monsieur, je suis confus, en vérité... Mais j'ose espérer que ma cousine, qui a causé ma distraction, voudra bien l'excuser auprès de vous... et... »

— Conrad, dit la duchesse, poussée à bout par l'impudence de Florestan, qui persistait à rester chez elle et à la braver, Conrad, c'est bon ; pas d'excuses... ça n'en vaut pas la peine. »

M. de Montbrison, croyant que sa cousine lui reprochait en plaisantant d'être trop formaliste, dit gaiement au vicomte, blême de colère :

« Je n'insisterai pas, monsieur... puisque ma cousine me le défend... Vous le voyez, sa tutelle commence. »

— Et cette tutelle ne s'arrêtera pas là... mon cher monsieur, soyez-en certain. Aussi, dans cette prévision (que madame la duchesse s'empressera de réaliser, je n'en doute pas), dans cette prévision, dis-je, il me vient l'idée de vous faire une proposition...

— A moi, monsieur ? dit Conrad, commençant à se choquer du ton sardonique de Florestan.

— A vous-même... Je pars dans quelques jours pour la légation de Gérolstein, à laquelle je suis attaché... Je voudrais me défaire de ma maison toute meublée, de mon écurie toute montée ; vous devriez *vous en arranger aussi...* » Et le vicomte appuya

insolamment sur ces derniers mots en regardant madame de Lucenay. « Ce serait fort piquant... n'est-ce pas, madame la duchesse ? »

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit M. de Montbrison de plus en plus étonné.

— Je vous dirai, Conrad, pourquoi vous ne pouvez accepter l'offre qu'on vous fait, dit Clotilde.

— Et pourquoi monsieur ne peut-il pas accepter mon offre, madame la duchesse ?

— Mon cher Conrad, ce qu'on vous propose de vous vendre est déjà vendu à d'autres... vous comprenez... vous auriez l'inconvénient d'être volé comme dans un bois. »

Florestan se mordit les lèvres de rage.

« Prenez garde, madame ! s'écria-t-il. »

— Comment ? des menaces... ici... Monsieur ! s'écria Conrad.

— Allons donc, Conrad, ne faites pas attention, dit madame de Lucenay en prenant une pastille dans une bonbonnière avec un imperturbable sang-froid, un homme d'honneur ne doit ni ne peut plus se commettre avec monsieur. S'il y tient, je vais vous dire pourquoi ! »

Un terrible éclat allait avoir lieu peut-être, lorsque les deux battants de la porte s'ouvrirent de nouveau, et M. le duc de Lucenay entra bruyamment, violemment, étourdi, selon sa coutume.

« Comment, ma chère, vous êtes déjà prête ? dit-il à sa femme ; mais c'est étonnant !... mais c'est surprenant !... Bonsoir, Saint-Rémy ; bonsoir, Conrad... Ah ! vous voyez le plus désespéré des hommes... c'est-à-dire que je n'en dors pas, que je n'en mange pas, que j'en suis abruti, que je ne peux pas m'y habituer... Pauvre d'Harville, quel événement ! »

Et M. de Lucenay, se jetant à la renverse sur une sorte de causeuse à deux dossiers, lança son chapeau loin de lui avec un geste de désespoir, et, se croisant la jambe gauche sur son genou droit, il prit par manière de contenance son pied dans sa main, continuant de pousser des exclamations désolées.

L'émotion de Conrad et de Florestan put se calmer sans que M. de Lucenay, d'ailleurs l'homme le moins clairvoyant du monde, se fût aperçu de rien.

Madame de Lucenay, non par embarras, elle n'était pas femme à s'embarrasser jamais, on le sait, mais parce que la présence de Florestan lui était aussi répugnante qu'insupportable, dit au duc :

« Quand vous voudrez, nous partirons ; je présente Conrad à madame de Senneval. »

— Non, non, non ! se mit à crier le duc en abandonnant son pied pour saisir un des coussins sur lequel il frappa violemment de ses deux poings, au

grand émoi de Clotilde, qui, aux cris inattendus de son mari, bondit sur son fauteuil.

— Mon Dieu, monsieur, qu'avez-vous ? lui dit-elle, vous m'avez fait une peur horrible.

— Non ! » répéta le duc. Et, repoussant le cousin, il se leva brusquement et se mit à gesticuler en marchant. « Je ne puis me faire à l'idée de la mort de ce pauvre d'Harville ; et vous, Saint-Rémy ?

— En effet, cet événement est affreux ! » dit le vicomte, qui, la haine et la rage dans le cœur, cherchait le regard de M. de Montbrison ; mais celui-ci, d'après les derniers mots de sa cousine, non par manque de cœur, mais par fierté, détournait sa vue d'un homme si cruellement flétri.

« De grâce, monsieur, dit la duchesse à son mari, en se levant, ne regrettez pas M. d'Harville d'une manière si bruyante, et surtout si singulière.... Sonnez, je vous prie, pour demander mes gens.

— C'est que c'est vrai aussi, dit M. de Lucenay en saisissant le cordon de la sonnette ; dire qu'il y a trois jours il était plein de vie et de santé... et aujourd'hui, de lui que reste-t-il ? Rien... rien... rien !!! »

Ces trois dernières exclamations furent accompagnées de trois secousses si violentes, que le cordon de sonnette que le duc tenait à la main, toujours en gesticulant, se sépara du ressort supérieur, tomba sur un candélabre garni de bougies allumées, en renversa deux ; l'une, s'arrêtant sur la cheminée, brisa une charmante petite coupe de vieux Sèvres, l'autre roula à terre sur un tapis de foyer en hermine qui, un moment enflammé, fut presque aussitôt éteint sous le pied de Conrad.

Au même instant deux valets de chambre, appelés par cette sonnerie formidable, accoururent en hâte et trouvèrent M. de Lucenay le cordon de sonnette à la main, la duchesse riant aux éclats de cette ridicule cascabelle de bougies, et M. de Montbrison partageant l'hilarité de sa cousine.

M. de Saint-Rémy seul ne riait pas.

M. de Lucenay, fort habitué à ces sortes d'accidents, conservait un sérieux parfait ; il jeta le cordon de sonnette à un des gens, et leur dit :

« La voiture de madame. »

Clotilde, un peu calmée, reprit :

« En vérité, monsieur, il n'y a que vous au monde capable de donner à rire à propos d'un événement aussi lamentable.

— Lamentable... Mais dites donc effroyable... mais dites donc épouvantable. Tenez, depuis hier, je suis à chercher combien il y a de personnes, même dans ma propre famille, que j'aurais voulu voir

mourir à la place de ce pauvre d'Harville. Mon neveu d'Emberval, par exemple, qui est si impatientant à cause de son bégayement ; ou bien encore votre tante Merinville, qui parle toujours de ses nerfs, de sa migraine, et qui vous avale tous les jours, pour attendre le dîner, une abominable croûte au pot, comme une portière ! ! Est-ce que vous y tenez beaucoup, à votre tante Merinville ?

— Allons donc, monsieur, vous êtes fou ! dit la duchesse en haussant les épaules.

— Mais c'est que c'est vrai, reprit le duc, on donnerait vingt différens pour un ami... n'est-ce pas, Saint-Rémy ?

— Sans doute.

— C'est toujours cette vieille histoire du tailleur. La connais-tu, Conrad, l'histoire du tailleur ?

— Non, mon cousin.

— Tu vas comprendre tout de suite l'allégorie. Un tailleur est condamné à être pendu ; il n'y avait que lui de tailleur dans le bourg ; que font les habitants ? Ils disent au juge : « Monsieur le juge, nous n'avons qu'un tailleur, et nous avons trois cordonniers ; si ça vous était égal de pendre un des trois cordonniers à la place du tailleur, nous aurions bien assez de deux cordonniers. » Comprends-tu l'allégorie, Conrad ?

— Oui, mon cousin.

— Et vous, Saint-Rémy ?

— Moi aussi.

— La voiture de madame la duchesse ! dit un des gens.

— Ah çà ! mais pourquoi donc que vous n'avez pas mis vos diamants ? dit tout à coup M. de Lucenay ; avec cette toilette-là ils iraient joliment bien ! »
Saint-Rémy tressaillit.

« Pour une pauvre fois que nous allons dans le monde ensemble, reprit le duc, vous auriez bien pu m'en faire honneur de vos diamants... C'est qu'ils sont beaux les diamants de la duchesse... les avez-vous vus, Saint-Rémy ?

— Oui... monsieur les connaît... parfaitement, » dit Clotilde ; puis elle ajouta : « Votre bras, Conrad... »

M. de Lucenay suivit la duchesse avec Saint-Rémy, qui ne se possédait pas de colère.

« Est-ce que vous ne venez pas avec nous chez les Senneval, Saint-Rémy ? lui dit M. de Lucenay.

— Non... impossible, répondit-il brusquement.

— Tenez, Saint-Rémy, madame de Senneval, voilà encore une personne... qu'est-ce que je dis, une ? .. deux... que je sacrifierais volontiers ; car son mari est aussi sur ma liste.

— Quelle liste ?

— Celle des gens qu'il m'aurait été bien égal de

voir mourir, pourvu que d'Harville nous fût resté. »

Au moment où, dans le salon d'attente, M. de Montbrison aidait la duchesse à mettre sa mante, M. de Lucenay, s'adressant à son cousin, lui dit :

« Puisque tu viens avec nous, Conrad... dis à ta voiture de suivre la nôtre... à moins que vous ne veniez, Saint-Rémy, alors vous me donneriez une place... et je vous raconterais une autre bonne histoire, qui vaut bien celle du tailleur.

— Je vous remercie, dit sèchement Saint-Rémy ; je ne puis vous accompagner.

— Alors, au revoir, mon cher... Est-ce que vous êtes en querelle avec ma femme ? la voilà qui monte en voiture sans vous dire un mot. »

En effet, la voiture de la duchesse étant avancée au bas du perron, elle y monta légèrement.

« Mon cousin !... dit Conrad en attendant M. de Lucenay par déférence.

— Monte donc !... monte donc, dit le duc, qui, arrêté un moment au haut du perron, considérait l'élégant attelage de la voiture du vicomte. Ce sont vos chevaux alezans... Saint-Rémy ?

— Oui...

— Et votre gros Edwards... quelle tournure !...



Voilà ce qui s'appelle un cocher de bonne maison !...

Voyez comme il a bien ses chevaux dans la main !... Il faut être juste, il n'y a pourtant que ce diable de Saint-Rémy pour avoir ce qu'il y a de mieux en tout.

— Madame de Lucenay et son cousin vous attendent, mon cher, dit M. de Saint-Rémy avec amertume.

— C'est pardieu vrai... suis-je grossier !... Au revoir, Saint-Rémy... Ah ! j'oubliais, dit le duc en s'arrêtant au milieu du perron ; si vous n'avez rien de mieux à faire, venez donc dîner avec nous demain ; lord Dudley m'a envoyé d'Écosse des grouses et des coqs de bruyère... Figurez-vous que c'est quelque chose de monstrueux... C'est dit, n'est-ce pas ? »

Et le duc rejoignit sa femme et Conrad.

Saint-Rémy, resté seul sur le perron, vit la voiture partir.

La sienne avança.

Il y monta en jetant un regard de colère, de haine et de désespoir sur cette maison, où il était entré si souvent en maître, et qu'il quittait ignominieusement chassé.

« Chez moi ! dit-il brusquement.

— A l'hôtel ! » dit le valet de pied à Edwards en fermant la portière.

On comprend quelles furent les pensées amères et désolantes de Saint-Rémy en revenant chez lui.

Au moment où il rentra, Boyer, qui l'attendait sous le péristyle, lui dit :

« Monsieur le comte est en haut... qui attend monsieur le vicomte.

— C'est bien...

— Il y a aussi là un homme à qui monsieur le vicomte a donné rendez-vous à dix heures, M. Petit-Jean...

— Bien, bien.

— Oh ! quelle soirée ! dit Florestan en montant rejoindre son père qu'il trouva dans le salon du premier étage, où s'était passée leur entrevue du matin.

— Mille pardons ! mon père, de ne pas m'être trouvé ici lors de votre arrivée... mais je...

— L'homme qui a en mains cette traite fausse est-il ici ? dit le comte en interrompant son fils.

— Oui, mon père, il est en bas.

— Faites-le monter... »

Florestan sonna, Boyer parut.

« Dites à M. Petit-Jean de monter... »

— Oui, monsieur le vicomte, » et Boyer sortit.

« Combien vous êtes bon, mon père, de vous être souvenu de votre promesse...

— Je me souviens toujours de ce que je promets...

— Que de reconnaissance !... Comment jamais vous prouver... ?

— Je ne voulais pas que mon nom fût déshonoré... il ne le sera pas...

— Il ne le sera pas !... non... et il ne le sera plus, je vous le jure, mon père... »

Le comte regarda son fils d'un air singulier, et il répéta :

« Non, il ne le sera plus ! »

Puis il ajouta d'un air sardonique :

« Vous êtes devin !

— C'est que je lis ma résolution dans mon cœur... »

Le père de Florestan ne répondit rien.

Il se promena de long en large dans la chambre, les deux mains plongées dans les poches de sa longue redingote.

Il était pâle.

« M. Petit-Jean ! dit Boyer en introduisant un homme à figure basse, sordide et rusée.

— Où est cette traite ? dit le comte.

— La voici, monsieur, dit Petit-Jean (*l'homme*

Le comte tira de la poche de son gilet vingt-cinq billets de mille francs, les remit à son fils, et lui dit :

« Payez ! »

Florestan paya et prit la traite avec un profond soupir de satisfaction.

M. Petit-Jean plaça soigneusement les billets dans un vieux portefeuille et salua.

M. de Saint-Rémy sortit avec lui du salon, pendant que Florestan déchirait prudemment la traite.

« Au moins les 25,000 francs de Clotilde me restent. Si rien ne se découvre... c'est une consolation... Mais comme elle m'a traité !... Ah çà, qu'est-ce que mon père peut avoir à dire à M. Petit-Jean ? »

Le bruit d'une serrure que l'on fermait à double tour fit tressaillir le vicomte.

Son père rentra...

Sa pâleur avait augmenté.

« Il me semble, mon père, avoir entendu fermer la porte de mon cabinet ?

— Oui, je l'ai fermée...

— Vous, mon père !... Et pourquoi ? demanda Florestan stupéfait.

— Je vais vous le dire. »

Et le comte se plaça de manière à ce que son fils ne pût passer par l'escalier dérobé qui conduisait au rez-de-chaussée.

Florestan, inquiet, commençait à remarquer la physionomie sinistre de son père, et suivait tous ses mouvements avec défiance.

Sans pouvoir se l'expliquer, il ressentait une vague terreur.

« Mon père... qu'avez-vous ?

— Ce matin, en me voyant, votre seule pensée a été celle-ci : Mon père ne laissera pas déshonorer son nom, il payera... si je parviens à l'étourdir par quelques feintes paroles de repentir.

— Ah ! pouvez-vous croire que... ?

— Ne m'interrompez pas... Je n'ai pas été votre dupe : il n'y a chez vous ni honte, ni regrets, ni remords ; vous êtes vicié jusqu'au cœur, vous n'avez jamais eu un sentiment honnête ; vous n'avez pas volé tant que vous avez possédé de quoi satisfaire vos caprices, c'est ce qu'on appelle la probité des gens riches de votre espèce ; puis sont venues les indécidesses, puis les bassesses, puis le crime, les faux... Ceci n'est que la première période de votre vie... elle est belle et pure, comparée à celle qui vous attendrait...

— Si je ne changeais pas de conduite, je l'avoue, mais j'en changerai... mon père... je vous l'ai juré.

— Vous n'en changeriez pas...



de paille de Jacques Ferrand le notaire) en présentant le titre au comte.

— Est-ce bien cela ? dit celui-ci à son fils en lui montrant la traite d'un coup d'œil.

— Oui, mon père... »

— Mais...

— Vous n'en changeriez pas... Chassé de la société où vous avez jusqu'ici vécu, vous deviendriez bientôt criminel à la manière des misérables parmi lesquels vous serez rejeté, voleur inévitablement... et si besoin est... assassin... Voilà votre avenir.

— Assassin !... moi ?

— Oui, parce que vous êtes lâche !

— J'ai eu des duels, et j'ai prouvé...

— Je vous dis que vous êtes lâche ! Vous avez préféré l'infamie à la mort !... Un jour viendrait où vous préféreriez l'impunité de vos nouveaux crimes à la vie d'autrui. Cela ne peut pas être, je ne veux pas que cela soit... J'arrive à temps pour sauver du moins désormais mon nom d'un déshonneur public... Il faut en finir...

— Comment, mon père... en finir !... Que voulez-vous dire ? » s'écria Florestan de plus en plus effrayé de l'expression redoutable de la figure de son père et de sa pâleur croissante.

Tout à coup on heurta violemment à la porte du cabinet ; Florestan fit un mouvement pour aller ouvrir, afin de mettre un terme à une scène qui l'effrayait, mais le comte le saisit d'une main de fer et le retint.

« Qui frappe ? demanda le comte.

— Au nom de la loi, ouvrez... ouvrez !... dit une voix.

— Ce faux n'était donc pas le dernier ? s'écria le comte à voix basse, en regardant son fils d'un air terrible.

— Si, mon père... je vous le jure, dit Florestan en tâchant en vain de se débarrasser de la vigoureuse étreinte de son père.

— Au nom de la loi... ouvrez !... répéta la voix.

— Que voulez-vous ? demanda le comte.

— Je suis le commissaire de police de cet arrondissement ; je viens procéder à des perquisitions pour un vol de diamants dont est accusé M. de Saint-Rémy... M. Baudoin, joaillier, a des preuves. Si vous n'ouvrez pas, monsieur... je serai obligé de faire enfoncer la porte.

— Déjà voleur !... je ne m'étais pas trompé... dit le comte à voix basse. Je venais vous tuer... j'ai trop tardé...

— Me tuer !

— Assez de déshonneur sur mon nom ; finissons : j'ai là deux pistolets... vous allez vous brûler la cervelle... sinon, moi, je vous la brûle, et je dirai que vous vous êtes tué de désespoir pour échapper à la honte. »

Et le comte, avec un effrayant sang-froid, tira

de sa poche un pistolet, et, de la main qu'il avait de libre, le présenta à son fils en lui disant :



« Allons !... finissons, si vous n'êtes pas un lâche ! »

Après de nouveaux et inutiles efforts pour échapper aux mains du comte, son fils se renversa en arrière, frappé d'épouvante, et devint livide.

Au regard terrible, inexorable de son père, il vit qu'il n'y avait aucune pitié à attendre de lui.

« Mon père !... s'écria-t-il.

— Il faut mourir !

— Je me repens !...

— Il est trop tard !... Entendez-vous ?... ils ébranlent la porte !...

— J'expierai mes fautes !...

— Ils vont entrer !... Il faut donc que ce soit moi qui te tue ?

— Grâce !...

— La porte va céder !... tu l'auras voulu ?... »

Et le comte appuya le canon de l'arme sur la poitrine de Florestan.

Le bruit extérieur annonçait qu'en effet la porte du cabinet ne pouvait résister plus longtemps.

Le vicomte se vit perdu.

Une résolution soudaine et désespérée éclata sur son front ; il ne se débattit plus contre son père, et lui dit avec autant de fermeté que de résignation :

« Vous avez raison, mon père... donnez cette arme. Assez d'infamie sur mon nom, la vie qui m'attend est affreuse, elle ne vaut pas la peine d'être disputée. Donnez cette arme. Vous allez voir si je suis lâche. » Et il étendit sa main vers le pistolet. « Mais, au moins... un mot, un seul mot de consolation, de pitié, d'adieu ! » dit Florestan.

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844